

XYZ. La revue de la nouvelle

Young Nate, Old Joan

Annie Dulong



Number 89, Spring 2007

Cimetières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dulong, A. (2007). *Young Nate, Old Joan*. XYZ. La revue de la nouvelle, (89), 50–55.

Young Nate, Old Joan
Annie Dulong

UN JOUR, avant qu'il ne cesse de rêver, Philippe avait imaginé finir de se décomposer dans l'un de ces lieux paisibles où il fait bon jogger. Il avait même trouvé le lieu : un cimetière, à deux pas de la Métropolitaine. Il le préférait non pas à cause de l'autoroute ni même du quartier, mais parce que, contrairement au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, il n'y avait pas là d'immenses stèles, de tombeaux extravagants, de chemins qui ne finissent pas. Non, la symétrie du cimetière de ville Saint-Laurent, sa modestie, son silence l'avaient comblé. Il lui semblait retrouver là son idée de la ville idéale, loin de ces nouveaux développements résidentiels où toutes les maisons se ressemblent et où il est si facile de se perdre. Cette ville idéale, au contraire, n'aurait pas de croissants ni de culs-de-sac. Le marcheur saurait toujours exactement où il se trouvait. Et, au besoin, il n'aurait qu'à lever la tête pour apercevoir la flèche de l'église et ainsi connaître exactement sa position.

Il s'était perdu en se rendant à une entrevue, ou une audition, ou quelque autre rendez-vous. Il ne se souvenait pas de la raison exacte qui l'avait conduit dans cette partie de la ville où la voiture règne, mais où parfois, les bons jours, le marcheur se retrouve entouré d'arbres. En voulant fuir les bruits de l'autoroute, il avait aperçu cette immense surface verte et suivi une coureuse qu'il trouvait particulièrement jolie. Peu importe le rendez-vous, il n'y alla jamais. Il perdit rapidement de vue la joggeuse et se retrouva seul, entouré de soleil. L'autoroute cessa d'exister, ses bruits de moteurs et de klaxons s'amenuisant au fur et à mesure qu'il s'avancait dans le cimetière. Il s'arrêta, soufflé par ce calme.

Il aima particulièrement le fait que les stèles s'y limitaient à de petites plaques rectangulaires posées à même le sol. Il rêva de voir la sienne tranquillement disparaître sous la mousse et le gazon. Après le désordre des cimetières de villages, du Père-Lachaise ou même du cimetière de Prague, une telle pensée logique l'apaisait.

Surtout parce que cela ne lui ressemblait en rien. Mais il voulait qu'au moins la mort ait le bienfait de lui apporter un peu d'ordre.

Il rentra chez lui, convaincu qu'à défaut de savoir ce qu'il ferait de sa vie, il savait au moins où il la terminerait.

Philippe raconte l'histoire du cimetière quand il a trop bu. Ses copains l'ont entendue plusieurs fois, et toujours en hiver, parce que l'hiver ne convient pas à Philippe. Il devient étrange, triste. Il pense, dit-il. C'est sa réponse. Que fais-tu ? Je pense. De novembre à mai, Philippe pense semble-t-il à toute heure du jour et de la nuit. Ses réponses donnent l'impression que penser est pour lui un métier à part entière. D'ailleurs, personne ne connaît exactement le métier de Philippe, même si tous s'entendent pour dire qu'il en a un, ne serait-ce que parce qu'il paye toujours son loyer, ne se plaint pas de problèmes d'argent, mais n'agit pas non plus comme s'il vivait de ses rentes.

Ils savent, parce que Philippe l'a mentionné à plusieurs reprises, qu'il a déjà écrit, qu'il voudrait écrire, mais qu'il n'écrit plus. Philippe n'écrit plus, sans raison ni justification. Longtemps, il lui a semblé que seule l'écriture pouvait le sauver mais, à quarante-trois ans, il rit de ce longtemps. Chaque jour, ses convictions d'écrivain innocent lui apparaissent plus ridicules, plus minuscules. Il sait qu'il pourrait probablement écrire, que s'il y mettait un peu de temps, cela serait possible. Chaque jour, il se répète la même chose : demain, je n'attendrai pas la nuit, et j'écirai quand les tâches ne m'encombreront plus, quand j'aurai répondu à tous mes appels, fait toutes les courses. Mais il n'écirira pas demain. Il y aura toujours une tâche qui s'ajoutera aux autres, un rendez-vous imprévu, et alors la nuit tombera, et avec elle toute possibilité d'oser s'asseoir à sa table.

Ce texte jamais écrit le brûle chaque jour davantage, mais Philippe lutte encore. Aligne les mots, répète le rituel. Même si rien ne se passe. Même si les chandelles achèvent de se consumer sans lui, parce qu'il ne peut supporter le silence qui se poursuit jour et nuit dans sa tête, sur le papier, tout autour.

Il ne croit pas que les chandelles puissent venir à son secours. Le salut n'existe pas. Il ne se passera plus rien, voilà ce que dénonce le silence. Bientôt, Philippe ne tentera plus de le nier. Mais en

attendant, il reste le petit bar, juste sous ses fenêtres. Il reste l'atmosphère étouffante des cigarettes et des soûlards, l'odeur de sueur et de désespoir quand approche l'heure de la fermeture. Pendant que les chandelles s'éteignent, pendant que le chat dort sur les papiers, Philippe danse et boit. Et quand le soleil commence à se lever, il rentre, parce qu'il ne fait plus noir. Le soleil l'accompagnera dans le sommeil, et il ne sera pas seul.

Et demain... Ce n'est même plus sordide ni pathétique. Le désespoir pratiqué à un tel degré devient presque un art.

Pendant les mois d'hiver, l'histoire du cimetière de Saint-Laurent surgit invariablement dans les conversations. Philippe a visité tous les cimetières d'Europe et d'Amérique, comme d'autres les cathédrales et les châteaux. Immanquablement, la mention d'une ville amène un commentaire de Philippe sur son cimetière.

J'ai rencontré Philippe autour d'une conversation sur le cimetière. Je dis bien autour. J'étais avec Marc, il me présentait ses amis, et Philippe parlait. Je l'ai regardé agiter les mains, dessiner son cimetière dans les airs, puis attraper une serviette en papier et tracer le plan de son monde idéal. Les autres n'écoutaient plus, on était en mars, l'histoire du cimetière relevait de la rengaine. Mais moi, j'écoutais. C'était il y a dix-huit ans. J'écoute toujours, je reconnais les variations subtiles, et sais quelles conclusions en tirer.

Philippe, comme j'en fis rapidement la découverte, connaît des engouements fulgurants et contradictoires : la musique des moines bénédictins, pendant un long moment, a ainsi constitué la toile de fond de son appartement. Puis du techno, du techno à n'en plus finir, à plein volume. Philippe alterne les périodes de silence et les périodes de bruit, le silence contemplatif et la violence du cri. Ses murs aussi connaissent des changements dramatiques : il passe des rouges et orangés aux couleurs pastel, le tout en quelques heures, son appartement prenant alors des airs de chantier. De temps à autre, aussi, une période blanche, et alors tout ce qui dérange son regard est éliminé, jeté. Il ne semble pas y avoir de logique à ces changements, le blanc ne va pas nécessairement avec la musique silencieuse, ni le rouge avec la violence du heavy metal. Rien de logique, rien pour se rattacher à un sens. Seule certitude, la saison

du cimetière. Tout le reste est aussi arbitraire que les résultats de la loterie.

Nous sommes dans une période blanche. Nous étions. À mon arrivée, j'ai découvert que les images que je lui ai offertes ont élu domicile dans la poubelle du balcon arrière. Philippe était assis sur le sol du salon, le canapé ayant mystérieusement disparu. Il s'est mis à me parler d'une boutique du quartier. Il est hanté par cette boutique. Dans la vitrine, des bibles ouvertes à différentes pages. Derrière, on voit un Jésus ou autre soldat de Dieu. Des icônes. Il ne l'a jamais vue ouverte, déclara-t-il.

Il a fait un petit sondage parmi les voisins, pour découvrir que nul n'a jamais vu personne entrer dans cette boutique ou en sortir. Et soudain, il est vrai, cela me sembla étrange : en plus de dix ans, je n'ai moi non plus jamais vu personne dans cette boutique. Je m'étais jusqu'alors contentée de noter l'étrangeté des icônes religieuses, des bibles et du Jésus juste à côté d'un salon de massage plus que louche (où je n'ai, d'ailleurs, jamais vu d'autre signe de vie que le panneau « ouvert » dans la porte). Philippe m'expliqua qu'il avait parcouru ce coin de rue plusieurs fois, à plusieurs heures du jour et de la nuit, et que jamais il n'avait noté de présence humaine. Que les « signes » de la présence humaine, déclara-t-il. Le courrier ramassé. Une chaise déplacée. La page de la bible tournée. Mais pas âme qui vive. Les vitrines restaient sales d'une manière égale, jamais plus, jamais moins, la neige ne s'accumulait pas, ni les publicités. Mais la boutique, si c'en est une, n'ouvrait semble-t-il jamais.

Je ne sais trop pourquoi cette boutique lui importait tant, mais j'essayai de trouver des raisons pour son apparente immobilité. Peut-être n'était-elle qu'un paravent pour les activités criminelles d'une mafia ou d'un gang de rue. Peut-être Philippe avait-il été simplement malchanceux et manqué les quelques moments où la boutique était ouverte. Je savais qu'il n'accepterait pas cette raison : je le connaissais assez pour être convaincu qu'il ne serait pas venu chez moi m'annoncer le vide de la boutique s'il n'avait pas passé suffisamment de temps à l'observer. Je commençai à m'inquiéter de cette obsession. Pour en avoir le cœur net, il fut décidé que nous observerions la boutique avant et après les messes de l'église du coin.

Un dimanche, un café dans la main (moi, dans une tasse thermos, lui, dans une tasse de porcelaine qui déclarait sans ambages « je déteste le matin »), nous nous postâmes devant la boutique. Pour voir ce qui se passerait, et aussi parce que, bien honnêtement, je commençais à avoir envie que Philippe passe à autre chose. Je me disais que cette boutique ne pouvait faire autrement que d'ouvrir pour accueillir la clientèle de la messe.

Rien. Personne. Je rigolais un peu, m'imaginant que cette boutique était un repaire de gangsters, le quartier général d'une agence de prostituées de haut niveau, ou encore un lieu que nous nous étions imaginé à boire trop de bière.

Mais Philippe ne riait pas. Pas du tout. Je me suis dit qu'il finirait par passer à autre chose. Je lui ai dit qu'il y avait sûrement une bonne raison. Nous sommes rentrés chacun chez soi. Et je n'ai pas vu Philippe pendant trois semaines.

Puis, un mercredi soir bien tranquille, je suis allée chez lui. Il chantait à tue-tête, et sa voix était devenue rauque de fatigue. Il ne répondit pas lorsque je frappai à la porte. Je rentrai chez moi, me disant qu'il voulait être seul et qu'on se parlerait le lendemain. Mais il ne répondit pas au téléphone le lendemain, et il n'y avait pas signe de lui lorsque je m'arrêtai en revenant du travail.

C'était il y a trois mois. Juste avant la première neige. J'aurais dû comprendre. M'inquiéter. Mais c'était Philippe, Philippe aux lubies, Philippe et son cimetière.

La neige a fondu. La poussière s'est levée. Elle a enveloppé la ville, créant un tourbillon autour des marcheurs. Ils sont passés à tour de rôle devant ce terrain vague, ancien stationnement, juste avant la série d'hôtels qui peuplent un coin de la rue Sherbrooke, à l'ouest de Saint-Laurent. Je ne viens que rarement ici maintenant, je n'aime pas les trous laissés entre les gratte-ciel, le vent s'y engouffre et m'étouffe.

C'est là, au milieu du stationnement, lorsque est venu le temps pour les travailleurs de creuser le sol pour les fondations de nouveaux condos, qu'on a trouvé Philippe. Ses mains étaient agrippées au poteau de l'affiche annonçant le stationnement. Et sur l'affiche, ces mots : *Young Nate, Old Joan*, en peinture verte.

Dans ses papiers, lorsque nous avons vidé son appartement, j'ai trouvé ses manuscrits. Il écrivait. Et j'ai aussi trouvé un relevé de ses « missions » d'observation de la fameuse boutique. Il l'a observée pendant deux mois, sans noter le moindre changement. La dernière semaine, il a campé devant la boutique, jour et nuit. Et n'a vu personne. Dans son cahier, il note : « Encore une fois, j'ai dû passer à côté. Peut-être n'aurais-je pas dû quitter mon poste pour quelques minutes. Peut-être cette boutique est-elle à l'image de ma vie. Rien ne se passe, sauf lorsque personne ne regarde. Rien ne change, sauf trop tard. Cette boutique est comme la poussière de la ville : elle est toujours là, malgré les efforts des cols bleus, et elle finit par rendre tout le monde fou. »

Ses parents ont choisi le petit cimetière du village pour l'enterrer. Au printemps, parfois, cette partie du cimetière est menacée par la crue de la rivière. Nous avons tous tenté d'expliquer aux parents de Philippe où Philippe voulait être enterré, et pourquoi. Mais ils n'ont pas voulu. N'ont pas compris le désir d'ordre de leur fils. Philippe n'aimerait pas ce vieux cimetière. Les stèles n'obéissent à aucune logique, et celles qui sont le plus près de la rivière tanguent dangereusement. Alors je choisis de l'imaginer dans ce cimetière de ville Saint-Laurent, où les rues ont une fin, où la mousse envahit les plaques et où il fait bon jogger. C'est toujours mieux que de le revoir au pied de l'affiche.